

PER

J-451

BAnQ

Reflète Société

Un regard différent sur notre société

Vol 21 # 1 Nov. - Déc. 2012

Street Art:

une entrée au Château Frontenac



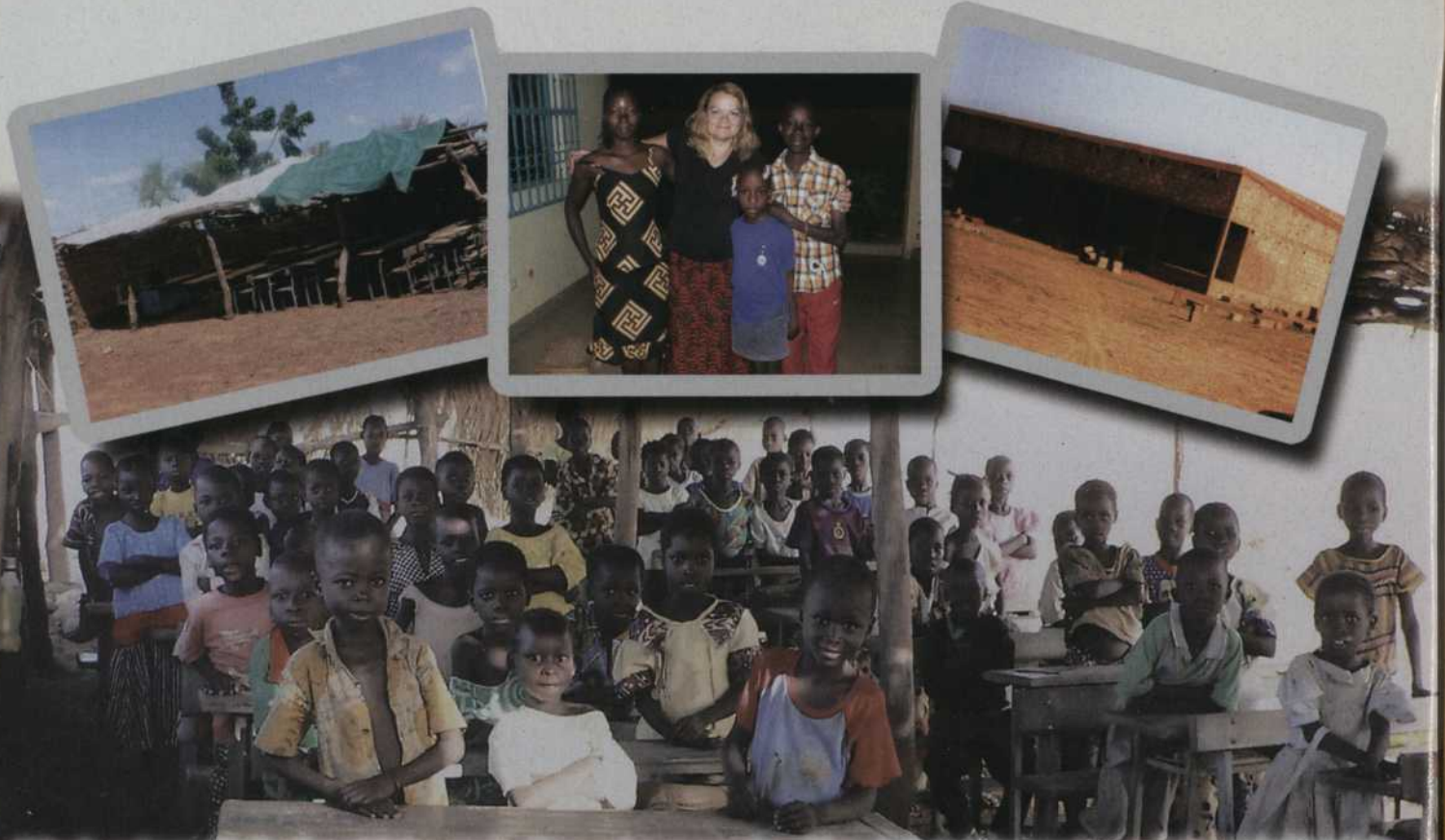
Une école



Un but, un rêve: construire une école dans une petite communauté au Burkina Faso

Lors d'un stage au Burkina Faso, Sonia Roussy fait le tour des villages en rencontrant les institutions, les décideurs et surtout les paysans.

C'est à Gonsin, petit hameau de 1000 habitants que Sonia Roussy se laisse émouvoir par les conditions d'éducation.



L'école est constituée d'une bâche en plastique retenue par des piliers de bois à travers lesquels le vent et la pluie ont fait leur territoire. De retour au Québec, elle fonde l'Association philanthropique pour le Burkina Faso.

Sonia réuni 15 000\$ pour la phase I de l'école, soit deux classes qui permettront aux enfants d'accéder à leurs rêves. Pour la phase II, Sonia doit maintenant réunir 15 000\$ pour terminer complètement l'école de Gonsin au Burkina Faso.

Encouragez Sonia Roussy dans son implication bénévole au Burkina Faso en portant fièrement les couleurs de son projet au moyen du T-Shirt, coton ouaté, cartes de vœux ou de l'affiche.

Vous pouvez aussi faire un don pour son projet. Aucun frais d'administration ou de marketing ne sont prélevés sur les dons. 100% de votre don ira au projet de Sonia Roussy au Burkina Faso.

L'Association philanthropique Burkina Faso n'ayant pas de numéro de charité AUCUN reçu de charité ne pourra être émis.



www.editionstnt.com/association-philanthropique-burkina-faso

Reflet de Société

Le citoyen au cœur de notre mission

Un regard différent, critique et empreint de compassion
sur les grands enjeux de société

Un espace ouvert aux lecteurs pour prendre la parole, partager
leurs expériences et faire progresser les débats

Un magazine d'information entièrement indépendant,
financé par ses milliers d'abonnés aux quatre coins du Québec

Tous les profits générés par la vente de Reflet de Société sont
remis à l'organisme Le Journal de la Rue qui offre
des services de réinsertion sociale aux jeunes.

Merci de vous abonner à Reflet de Société et de soutenir notre mission.

4233 Ste-Catherine Est, Montréal, Qc H1V 1X4 Tél : (514) 256-9000 fax: (514) 256-9444
Sans frais : 1-877-256-9009 info@refletdesociete.com www.refletdesociete.com



ISSN 1615-4774

Éditorial

Les 15 ans du Café Graffiti



RAYMOND VIGER
www.raymondviger.wordpress.com

QUELS CONSTATS POUVONS-NOUS FAIRE DE NOTRE INTERVENTION?

Des jeunes ont utilisé et utilisent plus que jamais les services du Café Graffiti. Au début, 100 jeunes tiraient profit de notre ressource. Cela est vite monté à 125... puis 144. Au dernier décompte, ils étaient 165!

Notre capacité d'accueil est toujours de 100 jeunes. Nous devons travailler deux fois plus fort pour les accommoder tous, du mieux que l'on peut.

EST-CE QUE NOUS AVONS RENDU LE MILIEU AUTONOME?

Malheureusement non. Les jeunes marginalisés ont non seulement encore besoin du Café Graffiti, mais leurs besoins ne cessent d'augmenter. Le Café Graffiti demeure un lieu de passage pour ces jeunes. Ils viennent répondre à des besoins, puis ils continuent leurs chemins.

Même si certains peuvent utiliser notre ressource pendant plusieurs années, notre intervention est sans cesse à recommencer avec de nouveaux jeunes. Nous rendons des

jeunes autonomes mais le milieu de vie qu'ils utilisent demeure un lieu de passage.

Certains ont suggéré de me cloner. Je n'ai toujours pas trouvé la recette miracle.

LE CAFÉ GRAFFITI EST-IL DEVENU FINANCIÈREMENT AUTONOME?

Non seulement le Café Graffiti n'est toujours pas financièrement autonome, mais les besoins financiers, pour soutenir les projets des jeunes, n'ont pas cessé de croître.

Les jeunes ont augmenté en nombre. Plus le jeune grandit avec nous et plus les projets qui pourront l'encadrer seront dispendieux et énergivores. Tout cela coûte de plus en plus d'argent.

Le matériel ne peut pas être pris pour acquis. Les ordinateurs reflètent le plus bel exemple de nos besoins financiers. D'année en année, nous avons besoin d'un nombre sans cesse croissant d'ordinateurs pour répondre à la demande. La durée de vie d'un ordinateur est aussi éphémère qu'un tag sur une boîte postale. Cela nous oblige, non seulement à budgéter pour augmenter le nombre d'ordinateurs mais aussi de prévoir leur remplacement.

LE CAFÉ GRAFFITI A-T-IL RÉUSSI À AUGMENTER LE NOMBRE DE PARTENAIRES POUR L'AIDER?

Tout comme le nombre de jeunes, le nombre de partenaires soutenant le Café Graffiti augmente tous les ans. Chaque partenaire nous permet d'offrir plus de projets et de possibilités aux jeunes. Cela nécessite aussi de prendre du temps pour établir ces partenariats, d'ap-

prendre à les connaître, de faire l'encadrement des jeunes que nous y référons... Les partenaires nous amènent à augmenter le nombre d'intervenants qui peuvent aider et référer nos jeunes dans ces nouveaux projets.

LE CAFÉ GRAFFITI EST-IL RECONNU POUR SON INTERVENTION?

À chaque semaine, nous devons répondre à des demandes provenant des universités, non seulement du Québec, mais aussi d'un peu partout à travers le monde. Les gens veulent connaître notre méthode d'intervention et en importer quelques morceaux dans leurs milieux de vie.

Répondre aux demandes universitaires est important pour permettre de passer nos connaissances et nos acquis aux futurs travailleurs sociaux et animateurs culturels. Répondre à ces demandes pourrait être un poste de travail à plein temps.

LE CAFÉ GRAFFITI DANS 15 ANS?

À travailler 15 heures par jour, 7 jours sur 7, il m'est difficile de savoir si j'ai l'impression que c'était hier ou si cela fait une éternité que le Café Graffiti a débuté.

Les possibilités sont immenses et exponentielles. Je n'ose même pas me projeter dans un avenir aussi lointain que les prochaines 15 années.

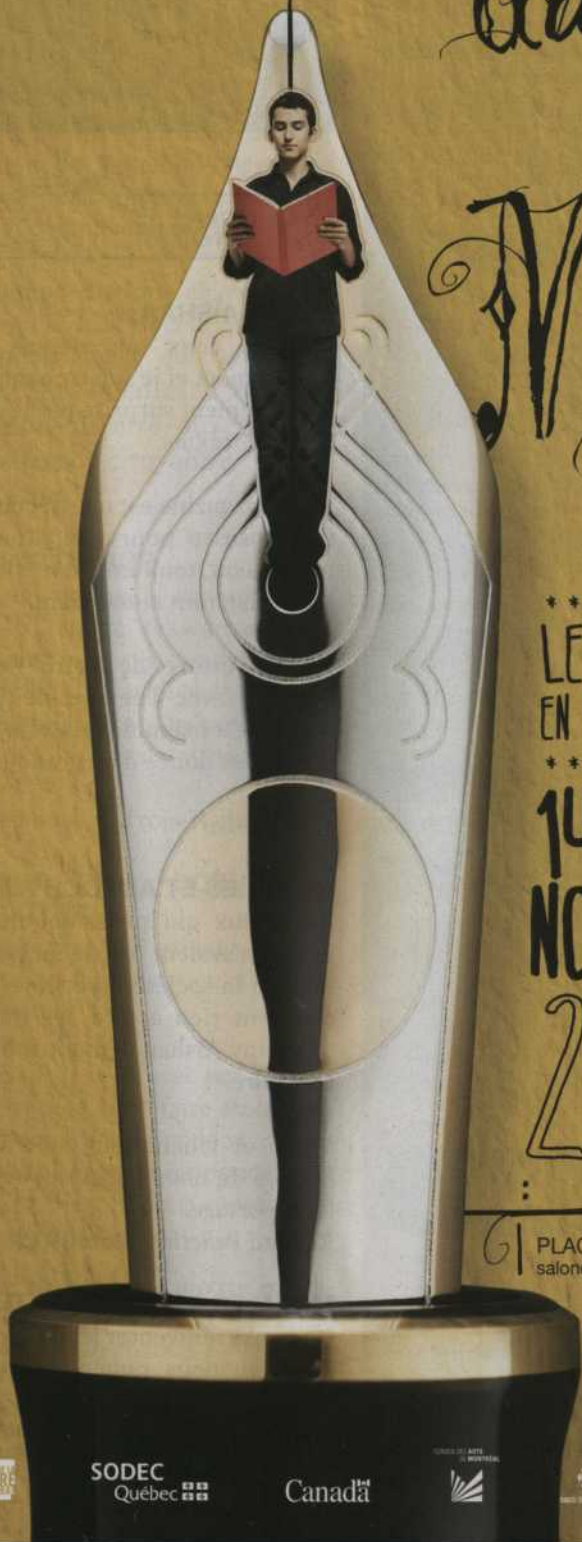
Internet a multiplié les possibilités d'intervention et le nombre de personnes nécessaires pour y arriver. Je me limiterai aux sages conseils des fraternités d'entraide. Vivre une journée à la fois, comme si c'était la dernière journée de notre vie.





présente

Le Salon du livre de Montréal



LES AUTEURS
EN TÊTE D'AFFICHE

14 AU 19
NOVEMBRE
2012

PLACE BONAVENTURE
salondulivredemontreal.com



SODEC
Québec

Canada



Desjardins



Conseil des Arts
du Canada
Canada Council
for the Arts

Reflète de Société



Services aux abonnés
Changement d'adresse
514 256-9000
abonnes@refletdesociete.com

Éditeur/ Rédacteur en chef

Raymond Viger
514 256-4467
raymondviger@hotmail.com

Notre mission:

le **Journal de la Rue** est un organisme à but non-lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socio-économique en favorisant leur autonomie.

Directrice administrative

Danielle Simard
514 256-9000

journal@journaldelarue.ca
PUBLICITÉ ET COMMANDITE

Journalistes

Dominic Desmarais, Lucie Barras,
Marie-Josée Richard, Colin McGregor
Jean-Pierre Bellemare, Luc Dupont
Normand Charest

Collaborateurs

Mélanie Gauthier,
Louise Gagné, Nicole Viau,
Jean-Claude Leclerc,
Hélène Maisonneuve

Pupitre

Gabriel Alexandre Gosselin
Danielle Simard

Photographes

Sonia Roussy, Sibiéri Yelkouni,
Anders Turgeon, Pierre Delisle,
Adamphoto, Pepo, Michelini, Iwanbeijes's

Illustrations et infographie

Janie Richard
Juan Carlos Sanchez Lopez

Correction

Normand Charest

Café-Graffiti

514 259-6900

Reflète de Société est un magazine édité par le **Journal de la Rue** qui traite de multiples thématiques : drogue, prostitution, suicide, violence et santé. On propose des solutions et des ressources.

Reflète de Société dispose d'un fonds de réserve provenant des abonnements. Au fur et à mesure que les magazines vous sont livrés, l'organisme récupère les frais dans ce fonds. C'est une façon de protéger votre investissement dans la cause des jeunes

Membres de:

- Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ)
- Association québécoise des éditeurs de magazines (AQEM)
- Magazine Canada (CMPA)
- Association des médias écrits communautaires du Québec (AMECQ)
- Regroupement des organismes communautaires jeunesse du Québec (ROCAJQ)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP) pour nos activités d'édition.



NE ME JETTE PAS
passe-moi à un ami
6,95 \$ l'unité

Centres d'appel
Sorel - Laurier Station - Joliette - Montréal

Abonnement voir p.33

Reflète de Société

Un regard différent sur notre société



L'environnement
avec Fanny Aïshaa

Courrier du lecteur

FANNY AÏSHAA

Environ deux ans depuis mon abonnement et je suis à chaque fois agréablement surprise par la qualité de vos textes.

Votre magazine est une découverte très positive pour moi. Toujours intéressant, toujours bien fait, toujours inspirant et touchant.

La couverture de votre dernier numéro, avec l'oeuvre de Fanny Aïshaa, est magnifique. Cette jeune femme est douée d'un grand talent. Bravo.

Olivia Pelka

MURALES ET AUTOCHTONES

Pour ceux qui pensaient que les jeunes n'avaient pas de messages à livrer à la société ou encore qu'ils n'avaient rien à dire, les murales de Fanny Aïshaa démontre bien le contraire.

Merci et félicitations à Reflète de Société de nous faire découvrir de tel reportage.

Richard Pelletier, Montérégie

MURALES À TRAVERS LE TEMPS

On pense réinventer le monde mais l'histoire nous ramène à nos ra-

WWW.refletdesociete.com

cines. Intéressant de voir cet article sur l'histoire des murales en Amérique latine à la suite de celui de la contemporaine Fanny Aïshaa!
Margaret

BURKINA FASO

Bravo et félicitations à Sonia Roussey pour son bénévolat au Burkina Faso. Surprenant de voir tout ce que l'on peut réaliser avec notre volonté et notre foi.
Charles Duguay, Québec

PRESSE COMMUNAUTAIRE

J'épauler le travail de dialogue et de réflexion de Raymond Viger. Les lecteurs réagissent aux informations et commentaires publiés.

Il est important que chacun ait la place qu'il désire occuper au sein des publications qui sont produites. Les médias d'information doivent être ouverts à la participation citoyenne.
René Franco

TRAVAIL DE RUE

Le travail de rue de Jacynthe Thériault à Joliette ressemble beaucoup plus à un missionariat qu'à un emploi. Un travail qui passe trop souvent inaperçu. Un travail dans l'ombre qui mérite d'être mieux éclairé!
Carole Boucher, Trois-Rivières

OUVRIR SON COEUR ET L'ÉCOUTER

Notre vie nous appartient à chacun. Il faut tout faire pour qu'elle soit à notre goût.

Ne pas avoir vécu avec nos parents naturels peut nous faire croire que nous ne méritons pas de vivre. Les gens qui les remplacent ont fait ce qu'ils ont pu pour nous apprendre à être heureux.

Après c'est à nous de mettre en pratique ce que nous avons appris. Le bonheur est en chacun de nous.
Lucie

www.refletdesociete.com



Que pensez-vous des lectures trop précoces au primaire ?

Des lectures sexuellement explicites se seraient retrouvées, par erreur, au primaire. Des parents concernés ont mis sur pied un site Web pour faire appel à la vigilance des parents (parent-alerte) sur le danger de ces lectures précoces et inappropriées.

Selon eux, la confusion commence par les dessins enfantins des couvertures qui attirent des lecteurs trop jeunes pour leur contenu. Ce qui aurait amené des employés d'une librairie à recommander ces livres à des enfants, sans tenir compte du classement 13 ans et plus.

On nous envoie deux exemples de ces contenus inappropriés, dont un extrait décrivant une première relation sexuelle complète entre une jeune fille et un garçon. À la lecture, on peut affirmer que le ton érotique de ce texte n'a rien à voir avec celui d'un cours d'éducation sexuelle.

Ce qui nous amène déjà à remettre en question le classement de ces livres. D'ailleurs, après vérification sur le site Web d'un libraire bien connu, on constate que le classement de cette collection est passé à «romans jeunes adultes», ce qui en d'autres mots signifie 18 ans, et non plus 13 ans.

Plutôt que d'en tirer nous-mêmes des conclusions, nous vous invitons à participer à un débat sur ce thème sur notre site Web. À la suite de vos commentaires, nous pourrions présenter une synthèse de vos opinions dans un prochain numéro de Reflet de Société.

- Craignez-vous que vos enfants soient exposés à des lectures trop précoces ?
- Croyez-vous que les dessins des couvertures de certains romans jeunesse représentent mal la maturité de leur contenu ?
- Croyez-vous que les classements de ces livres correspondent bien à leur contenu ?



Vos commentaires:

✉ info@refletdesociete.com

📍 www.refletdesociete.com ☎ 4233 Ste-Catherine Est Mtl Qc H1V 1X4

APPRENDRE AUX JEUNES


Je trouve votre revue très intéressante. Son regard sur le monde est unique et rassurant. Impossible de ne pas la parcourir en entier.

J'appuie le travail que vous faites pour que de plus en plus de jeunes

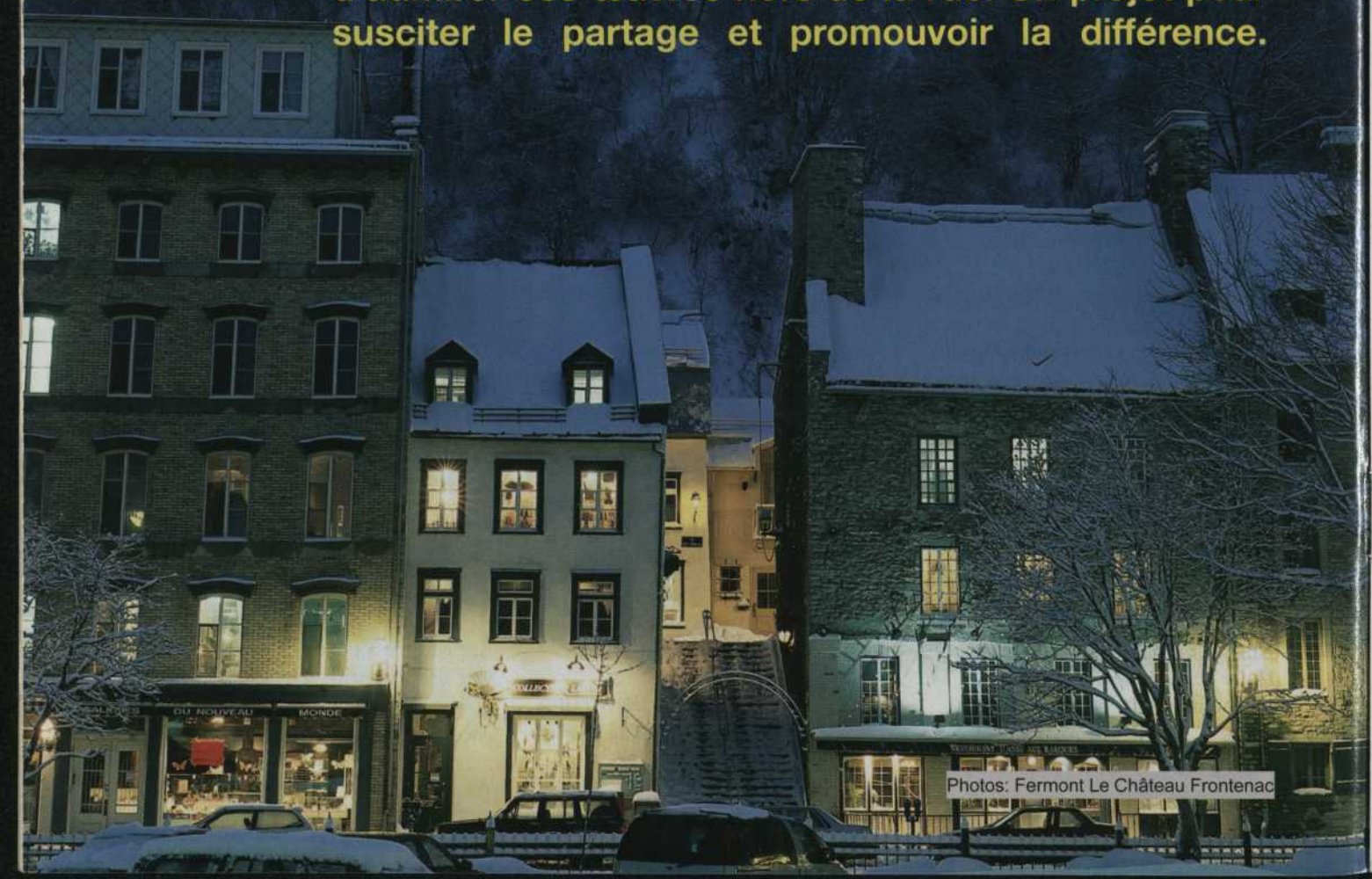
marginiaux rejoignent avec joie et fierté tous ceux et celles que la vie a su mieux protéger.

Apprendre aux jeunes à se découvrir et à prendre leur vie en main, quelle mission stimulante.

Jocelyn Côté, Ancienne-Lorette



En juillet dernier, l'exposition «Contrastes urbains» présentait des artistes urbains au Château Frontenac. Dans un contexte de respect et d'ouverture d'esprit, Hubert Therrien a permis aux visiteurs d'admirer ces œuvres hors de la rue. Un projet pour susciter le partage et promouvoir la différence.



Photos: Fermont Le Château Frontenac

Hubert Therrien : Jeune artiste et producteur au Château Frontenac

PROPOS RECUEILLIS PAR RAYMOND VIGER

À 30 ans, je me considère plus comme un artiste urbain, qu'un graffiteur ou qu'un artiste du street art. J'ai été inspiré par le graffiti. Je ne veux pas voler le mérite des artistes que je respecte beaucoup et qui peignent dans la rue, les artistes du street art et les graffiteurs. Le graffiti fait partie de mon parcours artistique, comme l'aérographe, l'illustration et les murales.

Pourquoi exposer au Château Frontenac?

Je cherchais une galerie qui pourrait bien me représenter à Québec. Je me suis rendu compte que les galeristes de Québec boudent les artistes en art urbain, autant le graffiti que le *street art*.

Une seule galerie à Québec expose des artistes en art urbain. Mais elle n'est pas située dans un quartier touristique. Elle s'adresse à des gens déjà initiés mais pas forcément à des collectionneurs.

Les galeristes de Québec n'ont pas autant l'engouement pour la culture urbaine que ceux de New York, Paris, Los Angeles ou Londres.

Je voulais faire un pied de nez aux marchands et aux amateurs d'art qui nous ignorent volontairement. Je voulais leur montrer qu'à Québec il y a des artistes différents, actifs et talentueux. Des artistes qui sont présents et là pour rester.

Je voulais trouver un lieu pour sortir l'art urbain de son contexte et montrer que les artistes de l'un-

derground sont organisés et sérieux dans leur démarche. Je ne souhaitais pas exposer dans un endroit isolé des touristes. Je voulais une exposition avec de grands tableaux. Les lieux que je trouvais avaient des plafonds trop bas et manquaient d'espace.

Je n'étais pas chaud à l'idée d'exposer dans un bar. C'est pourquoi le Château Frontenac était tout à propos.

Le Château Frontenac

J'ai eu plusieurs collaborations avec le directeur du Château, M. Mercure. J'ai fait plusieurs commandes d'illustrations. J'ai continué de lui apporter des dossiers et des *soumissions* pour garder contact, faire valoir mes projets.

Le directeur des opérations du Château a vu une toile que je livrais à un des employés. Après l'avoir bien examinée, il m'a lancé: «Ça pourrait être une bonne idée de faire une exposition dans un de nos salons».

Une proposition très vague, mais une porte venait de s'ouvrir. C'était maintenant à moi de la saisir. Le Château devenait l'opportunité rêvée pour faire un contraste avec l'art urbain.

Je ne voulais pas tester la limite minimale de l'institution mais plutôt sa limite maximale. C'est pourquoi



Toile de Hubert Therrien

Photos: Pierre Delisle

J'ai été surpris que M. Mercure fasse l'annonce publique d'une continuité et d'une récurrence pour l'exposition.

je devais arriver avec un dossier complet, un projet clé en main.

Quand j'ai présenté le dossier à M. Mercure, il a embarqué dans le projet. Je ne savais pas dans quoi j'embarquais.

Personne n'allait faire le travail pour moi. Je devais m'occuper de tout. Une belle expérience qui m'en a fait encore apprendre sur moi.

Vernissage

J'ai adoré devoir négocier avec des situations de dernières minutes, la logistique de l'improbable. Trouver des solutions rapides et efficaces.

Avec plusieurs artistes français, la logistique et la recherche de commandite ont nécessité beaucoup de travail.

Lorsque Stéphane Vignal a confirmé qu'il payait ses dépenses pour faire partie de l'exposition, je ne pouvais plus l'annuler. Ça m'a obligé à continuer. Je n'avais plus le choix de foncer.

Les galeristes de Québec boudent les artistes en art urbain, autant le graffiti que le *street art*.

Stéphane a réalisé l'affiche de l'exposition à partir de ses locaux en France. Pas facile de travailler avec un graphiste qui n'a pas le même fuseau horaire! Quand je voulais faire un changement sur la maquette, Stéphane voyait le soir ma demande. Il me questionnait ou me faisait des propositions le lendemain, ce que je ne pouvais voir que le surlendemain!

Perception envers le *street art*

M. Mercure avait mis sa confiance en moi. Mais il n'y avait pas nécessairement consensus dans l'organisation.

Ce n'est pas tout le monde qui était d'accord et confiant. Une certaine crainte régnait. J'ai pu les rassurer en leur montrant que j'avais des commanditaires.

Pendant le vernissage, je courais partout. Tout le monde était content et satisfait. Tous se sont bien sentis, autant ceux qui n'étaient pas habitués au Château que ceux qui ne l'étaient pas pour le *street art*.

Continuité

J'ai été surpris que M. Mercure fasse l'annonce publique d'une continuité et d'une récurrence pour l'exposition. Cette année, je ne pouvais que réagir à tout. Je ne savais pas où ça s'en allait. Maintenant, je connais les étapes à suivre et certains partenaires importants.

Je veux faire grandir l'événement et créer un mouvement: plus d'artistes, plus de visibilité et plus de visiteurs.

Il est important pour moi de choisir les artistes et d'avoir des références de gens de confiance. Je veux avoir des artistes radicalement différents mais avec une cohésion, malgré le contraste. Des artistes agréables, contents de se voir et de travailler ensemble.

Ce fut une aventure géniale avec des artistes fantastiques. Contrastes urbains, le nom va demeurer. Malgré les difficultés, j'ai adoré l'expérience de faire venir un artiste français tel qu'Opéra au Québec.

Je souhaite continuer à avoir plusieurs artistes internationaux pour les prochaines éditions.



Toile de Patrick

Patrick est un graffiteur qui a 15 ans d'expérience. En 2002, il a fait partie de la délégation du Café Graffiti qui a représenté le Québec à une convention internationale graffiti à Santo Andres au Brésil. C'est ainsi qu'il a rencontré Monke-1.

En 2004, Patrick crée sa marque de vêtements, Avive, qui lui permet de vivre à plein temps de son art depuis 2007. Il a été un des cofondateurs du collectif Morgan Bridge en 2008. Mais il a dû quitter pour se concentrer sur sa petite entreprise.

«Vu qu'on ne pouvait pas clouer sur les murs du Château Frontenac, le défi technique a été de construire tous nos murs et de les faire tenir», souligne Patrick, un des artistes qui a trouvé l'expérience super intéressante, un lieu «qui faisait changement, qui était différent».

PAS D'EXCUSES...PAS DE LIMITES

T-shirt
Lazy Legz

19.95\$

+ taxes et transport.

Editionstnt.com/t-shirts 514-256-9000

«Contrastes urbains» au Château Frontenac

RAYMOND VIGER

Les rênes du Château Frontenac sont entre les mains de Robert Mercure. Il a été élevé dans des hôtels, autant en français qu'en anglais, au Québec et aux États-Unis. Ses parents possédaient 3 hôtels, à Granby, à Arlington dans l'État de New York et à Cornwall en Ontario. Robert Mercure est de la 4^e génération d'hôtelier.

Jeune, Mercure apprend le métier dans les hôtels des grands centres internationaux: Boston, Toronto, Washington, Monte-Carlo... À Montréal, il dirige le Reine Élisabeth. Une feuille de route impressionnante qui aurait pu l'amener n'importe où sur la planète.

Le Château Frontenac

Mais le rêve que caresse Robert Mercure est de diriger le Château Frontenac à Québec. Depuis cinq ans, son rêve est devenu réalité. Et sous aucune considération, il ne voudrait quitter Québec. Il est à Québec pour y rester et pour vendre le Château Frontenac aux Québécois et à l'étranger.

«Le Château Frontenac, c'est plus qu'un hôtel. C'est une icône culturelle très impliquée dans la ville de Québec, autant pour le volet social que culturel.

Quand nous avons rénové le toit du Château Frontenac, nous avons remis le cuivre au regroupement d'artistes Unis Vers l'Art pour en faire une exposition à partir de matériaux récupérés.»

«La culture et les artistes du Québec m'intriguent. J'adore le processus de créativité. Je cherche comment je peux soutenir la culture québécoise. Et cela fait partie des

traditions du Château Frontenac. Tous les artistes exposés ici, même ceux d'il y a 200 ans, sont du Québec.»

Le street art fait son entrée au Château

«Quand Hubert m'a présenté son projet, j'ai immédiatement compris la perception négative et le manque d'appréciation envers les artistes et l'art urbain. Je trouvais important de soutenir ce projet, surtout qu'il présentait de jeunes artistes, un excellent contraste entre les styles classique et moderne. Quand c'est fait avec goût, cela crée une intéressante synergie», souligne le directeur du Château. «Le projet est une relation gagnante autant pour les artistes urbains que pour le Château. L'exposition attire des médias dans un château classique pour montrer de jeunes artistes de grand talent.»

«Le personnel de l'hôtel a été consulté avant que je prenne la dé-

cision finale. Ils étaient tous très positifs envers ce projet qui sort du moule. Et lors de l'exposition, les clients de l'hôtel ont été positivement intrigués.»

Lors du vernissage, le jeune artiste et producteur Hubert Therrien remercie Robert Mercure pour l'hospitalité que les artistes urbains ont reçue de la part du Château Frontenac. Le directeur de l'hôtel prend le micro pour féliciter les ar-

Je trouvais important de soutenir ce projet, surtout qu'il présentait de jeunes artistes, un excellent contraste entre les styles classique et moderne.

tistes, mais surtout, pour faire une annonce que même Hubert Therrien n'aurait pu imaginer quelques minutes avant.

«Les galeries d'art, c'est difficile. Il faut soutenir les jeunes qui sont l'avenir et garder une ouverture



Toile d'Ani Müller

vers leur devenir professionnel. Nous avons commencé quelque chose qui a encore plus de potentiel. Nous en ferons un événement annuel.

«C'est primordial que les leaders, les parents et les gens établis soutiennent les jeunes. C'est notre

responsabilité d'essayer de comprendre. Nous, comme jeunes, nous avons eu les mêmes problèmes. Nos parents ne comprenaient pas notre côté rebelle. Il y a une énergie à canaliser positivement.»

Une rencontre énergisante avec le directeur d'un Château qui a un re-

gard jeune, novateur et frais sur la jeunesse.

Un directeur qui veut autant changer la perception de certains Québécois envers le Château Frontenac que la perception à l'égard des jeunes artistes. Robert Mercure est un agent de changement.

Monke-1

Un graffiteur international au Château Frontenac

Je ne connaissais pas Hubert. Je ne l'avais rencontré qu'une seule fois, au Festival urbain de Trois-Rivières. Il m'avait approché en me mentionnant qu'il avait un projet pour une exposition à Québec. Les gens étaient sceptiques sur le sérieux de la démarche. J'ai dit oui, malgré tout.

Un an plus tard, Hubert me contacte. Je ne savais même plus qui il était. Quand il m'a parlé d'un projet d'exposition, je lui ai répondu que si j'avais dit que j'y allais, alors j'y serais.

Pendant 7 à 8 mois, Hubert me demande le nombre de toiles, la grandeur, les prix... Il y a beaucoup de projets. Plusieurs n'aboutissent pas. C'est pourquoi j'attends toujours à la dernière minute.

En réalité, je n'y croyais pas. Jusqu'au moment où, deux mois avant l'exposition, je vois la publicité. Je fais alors un gros X rouge dans mon agenda. Je planifie 8 jours de production et 4 jours de présence pour le vernissage.

Hubert est un gars très bien. Professionnel, dévoué et ponctuel, il a tout fait pour m'accommoder. De mon côté, je suis ponctuel, mais

dernière minute. Hubert a accepté ma démarche sans me brimer. La journée du vernissage, l'accrochage devait se faire à 15 h. À 11 h, je peignais encore à l'extérieur. Il s'est mis à pleuvoir. Hubert a trouvé un camion et un endroit intérieur pour peindre. Hubert a toujours gardé confiance.

C'était un beau mélange d'artistes différents, tout en étant similaires. Mattel est plus cartoon. Opera graphics, comme son nom l'indique, est d'un style graphique, tandis que Patrick est plus *trash*. Hubert m'a choisi pour représenter le graffiti, pour la qualité de mon travail et pour mon interaction sociale.

L'exposition était composée d'artistes québécois et français. J'embrasse la diversité. C'est plus riche, ça donne plus de styles différents. Avec le Château Frontenac, les visiteurs étaient aussi diversifiés. Plus de 2 600 visiteurs de partout ont vu l'exposition. Un nouveau marché qui ne me connaissait pas.

J'ai été surpris de voir tant de gens se déplacer de Montréal pour assister au vernissage. Félicitations au responsable du Château Frontenac, pour son ouverture d'esprit.



Toile de Monke-1

Des idées plein la tête

Cette année j'ai présenté une collection esthétiquement effrontée. Une gamme de couleurs très contrastées, pas tamisées, dans les tons d'orange et de bleu. Habituellement, j'ai une approche plus classique, plus ton sur ton. Je veux revoir ma gamme de couleurs pour l'an prochain. J'ai encore un an pour y penser!

Les murs étaient peints en noir. J'ai proposé que chaque artiste puisse peindre son mur. Une façon de lui donner une personnalité et de mieux l'intégrer à sa collection.

BOUTIQUE VIRTUELLE

Encouragez un artiste,
choisissez votre image préférée,
faites-vous plaisir ou faites plaisir à vos
proches avec un cadeau original personnalisé.



Éditions TNT. 4237 Ste-Catherine Est, Mtl, QC H1V 1X4. 514-256-9000. FAX:514-256-9444.
Sans frais 1-877-256-9009 www.editionstnt.com info@editionstnt.com

La musique a sauvé ma vie

NORMAND CHAREST



Photos: Anders Turgeon

Certaines maladies semblent nous rendre prisonniers de notre corps. On passe alors, d'une vie de citoyen productif, à une retraite et à une solitude forcées. Cela peut mener au désespoir... À moins de se trouver une nouvelle place dans la société où l'on pourra se sentir encore utile, mais autrement. Et alors, cela éveille souvent de nouveaux talents.

Avant, Jocelyn Pelosse était un jeune gestionnaire peu porté vers les activités méditatives. Tout cela a changé il y a 3 ans, lorsqu'il devint «retraité médical» à l'âge de 34 ans.

À la suite de divers malaises, il découvre qu'il est atteint de la sclérose en plaques. On pouvait lui donner des traitements qui stopperaient sa dégénérescence. Mais il ne guérirait jamais de cette ma-

ladie, à moins qu'on ne découvre un nouveau remède. Et il devrait vivre avec des séquelles... Cela lui laissait peu d'espoir.

De nombreux deuils, des idées noires...

Cette maladie apporte des deuils successifs. «D'abord, on perd son travail, on est mis en "retraite médicale". Ensuite, on perd son permis de conduire, parce que la vue et la coordination sont touchées.

Puis on risque de se retrouver seul, sans conjointe.» Ce qui lui est arrivé. Et dans sa condition, ça ne semble pas évident de trouver une nouvelle compagne.

La vie sociale active que Jocelyn Pelosse connaissait se transforme alors en isolement. «On se sent mis à part», dit-il. En plus de souffrir, il se sent inutile. Ce qui le remplit d'idées noires. Il se demande s'il ne vaudrait pas mieux en finir, et

songe à des moyens pour y parvenir.

«Ce n'est pas normal de se lever le matin avec l'idée du suicide. En plus du fardeau de la maladie, je me sentais rejeté. Et je me demandais ce que j'allais faire de mes prochaines 30 années», dit-il. Il se croyait un peu trop jeune pour la retraite.

D'abord, en parler...

Pour éviter que le désespoir l'envahisse, il décide d'abord d'entreprendre une action sociale utile. «Je n'étais peut-être plus capable de travailler comme avant. Pour le marché du travail, j'étais mort. Je ne pouvais plus conduire. Mais je pouvais encore parler. Pour ça, j'ai beaucoup de facilité!» dit-il en riant et en se qualifiant de verbotomoteur.

À partir de là, il s'applique à mieux faire connaître la sclérose en plaques. Peu timide, il agit comme une sorte de porte-parole de cette cause. Il trouve que la question est trop peu médiatisée et qu'il faut relancer le débat. Selon lui, il y a en ce moment autour de 20 000 personnes atteintes de sclérose en plaques au Québec, et 3 nouveaux cas s'ajoutent chaque jour. Les pays nordiques sont les plus touchés par cette maladie, en particulier les

jeunes gens. Les femmes sont atteintes en plus grand nombre, mais les hommes le sont de manière plus grave.

Il organise des pétitions, contacte des journaux locaux et la radio, participe à des manifestations. Il croit important d'en parler pour que les malades ne se sentent pas seuls. Pour les informer aussi des ressources qui pourraient les aider, mais dont ils ignorent souvent l'existence. «Sinon, ça peut prendre des années avant de découvrir les groupes d'aide, les associations qui peuvent nous aider (*voir encadré*). Je le sais parce que je suis passé par là. Et puis le fait de sortir de l'ombre fait du bien aux malades. Ils se sentent moins exclus de la société», dit-il.

Une thérapie artistique

Les deux premières années de sa maladie ont été les plus dures, du point de vue psychologique. S'il va mieux depuis un an, c'est à cause de la musique. Il jouait déjà un peu de guitare depuis l'âge de 15 ans, mais à partir du moment où il commence à composer des chansons

(sous le nom de Joce), la musique et l'écriture deviennent pour lui une forme de thérapie.

Le fait d'exprimer son vécu en paroles le libère de ses idées noires, comme en une sorte de «journal intime», dit-il. La magie de la créativité transforme ses douleurs en

C'est important que des gars comme moi s'efforcent d'en parler, dans le but de dire aux malades : non, vous n'êtes pas seuls, gardez espoir. -Jocelyn Pelosse

œuvres d'art. Et il constate que ses confessions «intimes» rejoignent le vécu et la sensibilité de beaucoup d'autres. Soudain, il n'est plus seul. En même temps qu'il s'exprime, il donne une voix aux plus silencieux. Découverte fantastique: ce qui est utile pour soi peut aussi l'être pour les autres!

Et il devient lyrique lorsqu'il dit: «La musique m'a sauvé la vie... L'art guérit l'âme.»

Ses chansons et leurs contextes

Il enregistre sa première chanson, «La manifestation», chez Yves Savard qui en prépare les arrangements. Il s'agit d'une ballade accompagnée à la guitare acoustique. La voix est belle et chaleureuse, et les paroles reflètent sa condition, son vécu ainsi que ses idéaux sociaux. Il parle aussi des 20 000 personnes atteintes de la sclérose en plaques qui forment une société en soi.

De plus, cette pièce raconte une «histoire vraie» à laquelle il a participé. Une cinquantaine de malades, manifestant à Montréal devant les bureaux du Collège des médecins qui tardait à approuver une in-

Jocelyn Pelosse, musicien et animateur à la radio Web

Je suis devenu animateur pour la radio Web www.nockmusique.ca. J'y parle de sclérose, de musique et fais tourner de temps à autres mes chansons. Encore une fois, c'est une façon pour moi de me réaliser en tant qu'être humain.

L'impact de la maladie est parfois lourd à porter, encore aujourd'hui. Mais vous savez, j'ai la tête dure! Je veux foncer, m'exprimer et être à l'écoute des plus jeunes qui vivent des choses rock-and-roll...

On peut écouter ma musique sur : myspace.com/jocelynpelosse

tervention pourtant reconnue et pratiquée en Europe: l'«angioplastie» (une opération libérant l'obstruction des veines du cou, afin de soulager les symptômes de cette maladie). Certains Québécois se faisaient déjà opérer en Pologne, à leurs frais, pour 15 000\$.

«Je trouvais aberrant qu'une solution probable à notre maladie soit ainsi à portée de la main et qu'on ne puisse pas l'utiliser», dit-il.

Si ce genre de manifestations et de pression sur le Collège des médecins et les gouvernements n'ont pas donné de résultats directs, elles ont quand même fourni une présence médiatique plus importante à cette maladie, et ont aidé le public à mieux la comprendre. «La Société canadienne de la sclérose en plaques et le gouvernement canadien investissent pour la recherche.

«Par contre, c'est important que des gars comme moi s'efforcent

d'en parler, dans le but de dire aux malades: non, vous n'êtes pas seuls, gardez espoir. Les différentes formes de sclérose en plaques (*voir encadré*) font que, pour certains, le temps presse», ajoute Jocelyn Pelosse.

Il enregistre les 4 chansons suivantes dans le studio de son ami Daniel Labrecque à Mascouche, qui en réalise les arrangements. Il complète le CD en juillet 2012. Si la production de ce disque apporte beaucoup de satisfaction à «Joce», elle n'est pas toujours facile, par contre. À cause de sa santé, qui lui accorde une énergie très variable. Certaines journées sont bonnes et d'autres moins. C'est là où l'expression «au jour le jour» prend tout son sens, selon lui.

La chanson «10 000 questions» nous laisse entendre qu'il a «mal jusqu'au fond de l'âme». «Assis dans mon salon, à me poser 10 000 questions... En attendant les jours de paix.»

En réalité, cette composition ne parle pas directement de lui. Il l'a plutôt écrite pour une amie paraplégique, qui ne se plaint jamais de sa condition. En ce sens, l'exemple de son amie est remarquable.

La chanson «Au travers l'écran» apporte un éclairage intéressant sur l'utilité de l'Internet et des réseaux sociaux pour les gens isolés. C'est là où Jocelyn Pelosse prend conscience qu'il fait partie d'une grande communauté de personnes dont le vécu ressemble au sien. Cela donne lieu à un partage de photos, de pensées. On y voit le malheur des autres, ceux qui se lamentent pour de petites choses et ceux qui ne se plaignent jamais. «Lorsque ces moyens servent à bon escient, dit-il, ils peuvent être très utiles.» Comme le dit cette chanson: «On se partage nos mémoires... nos espoirs... au travers l'écran... Le temps nous guérit, nous grandit...»

«Ça change à soir», la chanson préférée de son père, est inspirée par

Quatre formes de sclérose en plaques

Il existe 4 formes de sclérose en plaques (SP):

1. La forme cyclique (poussées-rémissions) est caractérisée par des poussées (ou crises). En règle générale, les poussées se manifestent en quelques heures ou quelques jours. Elles durent au moins 48 heures, mais peuvent s'étaler sur plusieurs mois. Ce type d'évolution est marqué de rémissions complètes ou partielles.

Les rémissions peuvent durer des mois, voire des années. Environ 85% des gens touchés par la SP présentent cette forme de la maladie au moment du diagnostic.

2. La forme progressive primaire de SP se caractérise par une lente accumulation d'incapacités, sans rémission. Environ 10% des personnes touchées par la SP présentent une forme progressive primaire de la maladie. Il s'agit de la seule forme de SP qui touche les hommes et les femmes dans une même proportion. Elle est habituellement diagnostiquée chez les personnes de plus de 40 ans.

3. La forme progressive secondaire de SP apparaît à la suite de la phase cyclique (1). Avec le temps, les poussées et les rémissions se font moins évidentes et la maladie s'aggrave progressivement. À peu près 50% des per-

sonnes présentant une forme cyclique (poussées-rémissions) de SP voient leur état évoluer vers une forme progressive secondaire, dans les dix années suivant le diagnostic.

4. La forme progressive récurrente de SP est la forme la plus rare de SP. En effet, elle ne se manifeste que chez environ 5% des personnes atteintes de cette maladie. Caractérisée par une aggravation continue dès le départ, son évolution comporte également des poussées bien définies, suivies ou non de rémissions.

scleroseenplaques.ca/fr/informations/formes.htm

les revendications étudiantes qui, selon lui, vont au-delà du problème des frais de scolarité. Et ses paroles prennent d'ailleurs un sens plus large lorsqu'il y chante: «le monde tourne à l'envers... on veut changer le cours de la société... on se lève pour la vérité...»

«Imparfait» parle de «tromper ma détresse pour mieux m'avancer», de «chercher la vérité dans ce monde cruel». «C'est ma chanson favorite», dit-il. «Et je pense souvent à cette phrase: "Trouver ma dignité au fond de la poubelle"»



www.refletdesociete.com

qui exprime beaucoup de choses, pour moi. Au fond de la poubelle, je vois le permis de conduire que j'ai perdu, et puis toutes sortes de deuils. Mais je retrouve ma dignité par la musique qui me libère, en laissant moins de place à la maladie. Ça me permet de faire encore des choses utiles. Et de donner aux autres, à la société. Lorsque le disque a été complété, j'ai souri pour la première fois depuis longtemps. Et puis les échos positifs sur le Web me surprennent toujours. Ça me fait du bien d'écouter mes chansons, ma réalité exprimée en chansons qui peut ainsi rejoindre les autres.»

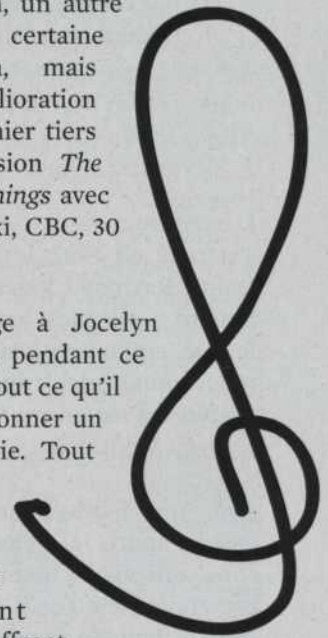
Et beaucoup de courage

Les recherches se poursuivent sur la sclérose en plaques, dont les causes sont mal connues. L'angioplastie (l'opération qui consiste à libérer les veines du cou) demeure controversée.

Certains médecins, au Canada et au Québec, s'y intéressent, mais il n'y a pas encore consensus. Pendant ce temps, ceux qui souffrent

trouvent le temps long. Certains vont se faire opérer, à leurs frais, à l'étranger. Pas seulement en Pologne, mais aussi au Costa Rica, une destination populaire chez les malades canadiens. Parmi ceux qui ont été opérés là-bas, on dit qu'un tiers ont obtenu une grande amélioration, un autre tiers une certaine amélioration, mais aucune amélioration pour le dernier tiers (voir l'émission *The Nature of Things* avec David Suzuki, CBC, 30 août 2012).

Bon courage à Jocelyn Pelosse qui, pendant ce temps, fait tout ce qu'il peut pour donner un sens à sa vie. Tout en étant actif socialement et en aidant moralement ceux qui souffrent comme lui. Une attitude qui éveille notre respect.



Ressources suggérées par Jocelyn Pelosse

«Il y a bien entendu la Société canadienne de la sclérose en plaques, qui compte plusieurs divisions à travers le pays, dont un bureau à Montréal (514-849-7591 ou 1-800-268-7582 et sur le Web, scleroseenplaques.ca/fr). Le Bouclier, un centre de réadaptation incluant physiothérapie, ergothérapie, services psychologiques, etc. (450-755-2741 poste 2050, Joliette, bouclier.qc.ca). Le neurologue responsable de votre dossier médical et les infirmières (dans mon cas, elles ont fait une grande différence). Au privé: j'ai eu recours à un thérapeute qui m'a aidé à trouver des objectifs et un sens plus large à mes différents deuils et difficultés quotidiennes; une démarche que je recommande sérieusement.

À éviter, selon moi, les groupes non spécialisés, divers groupes sociaux qui peuvent en un seul clic... vous suggérer des tonnes de trucs qui ont fonctionné pour eux, mais qui ne fonctionneront probablement pas pour vous. Je disais souvent: "Ce qui est bon pour moi ne l'est pas nécessairement pour vous!" Beaucoup de personnes jouent au médecin.

Par contre, si vous faites vos recherches dans le but d'apprendre et d'obtenir différentes opinions, ça peut vous être utile. À condition de garder la tête froide et de demander l'avis de spécialistes.»

La grande famille du Café Graffiti

LUC DUPONT

«ALLUMONS TOUS LES *BLACK LIGHTS* DE NOTRE COEUR»

«Comme tout phénomène social, le graffiti représente une énergie qui ne demande qu'à être libérée.

Cette énergie peut changer la couleur d'une ville, d'une société, d'un pays, d'une planète.

Il s'agit pour nous de débrider la peinture et d'en faire un instrument pour vivre son intensité, sa créativité. Allumons tous les *black lights* de notre cœur.

Reconnaissons en plein jour nos artistes de la nuit»

Opération Graffiti, 1997

L'aventure du Café Graffiti s'amorce en 1997, le jour où Luc Dalpé, Raymond Viger et Danielle Simard, collègues au Journal de la Rue, entendent à la radio qu'un mouvement de répression des graffiteurs est en train de prendre forme à Montréal.

Luc, un artiste-peintre qui dit «avoir appris à peindre en prison», qui «peint pour sa survie», est convaincu «qu'il ne faut pas sous-estimer la force de la peinture»; Raymond est, de son propre aveu, celui «qui passe son temps à questionner, à vouloir changer les choses, celui qui n'admet rien par automatisme ou habitude.» Quant à Danielle, qui cumule de nombreuses années d'implication, principalement dans des organismes communautaires dédiés aux femmes en difficultés, elle est «la fibre émotive, la fibre féminine» du Café Graffiti.

«Raymond, j'ai l'impression que nous nous retrouvons dans la même impasse qu'à l'époque du Refus Global», dit Luc, au moment où les empêchements et les embêtements générés par les comités anti-graffitis poussent dans les municipalités comme des champignons «On veut museler les artistes, brimer leur liberté, comme dans le temps de Paul-Émile Bor-

duas, poursuit-il, on veut les empêcher de pratiquer leur art comme ils l'entendent.» En clair, on veut tout envoyer promener sans discuter, sans même faire un petit effort de conciliation...

SORTIR DE LA NUIT

En 1997, rentrée officielle du Café Graffiti dans le monde! C'est la réalisation, par plusieurs graffiteurs, d'une magnifique murale lors d'une exposition au Palais des Congrès de Montréal. Une grande force d'attraction se crée dans le groupe et avec le public qui les en-

«Je me suis vite attachée à ces jeunes-là, j'ai pleuré avec eux... je les ai aimés comme une mère. Ce qu'on a créé au Café, avec Raymond et Luc, c'est comme une grande famille sociale...» Danielle Simard

courage. Sera suivi de l'occupation de la Place Hydro-Québec pendant 5 années consécutives. Les jeunes artistes présentent maintenant au grand jour un art qui se pratiquait uniquement la nuit.

Il y a, dans l'esprit des fondateurs du Café Graffiti, une confiance iné-

branlable vis-à-vis des jeunes artistes de la rue. Ils sont convaincus que beaucoup d'entre eux ont le potentiel de se créer de véritables carrières...

LA SUITE D'UNE BELLE HISTOIRE

À partir de cette première réussite, ce que le Café Graffiti allait devenir, nul ne pouvait le prévoir. Les jeunes devaient creuser eux-mêmes le sillon... «L'humour et la critique sociale feront partie des thèmes qui nous animeront», ont écrit fort sagement, à sa fondation, les piliers du Café Graffiti.

Le local est trouvé rue Sainte-Catherine. Le Café Graffiti devient... un atelier où les graffiteurs peuvent être vus en action, une galerie où peut entrer le public, un endroit pour jaser, bref un lieu de médiation individuel, artistique et social.

Raymond arrive à dénicher de nombreux contrats lucratifs au profit des jeunes.

C'est ainsi que ses graffiteurs vont réaliser les *backgrounds* des vitrines de l'important détaillant de vêtements Simons, à travers le Québec. Un autre jour, un client, à la campagne, leur demande de peindre les murs extérieurs de sa grange et de transformer celle-ci en œuvre d'art colorée et visible de loin pour y vendre ses produits du

DE PINEL À LOUIS-H.

DOMINIC DESMARAIS

Jean-Simon est dépendant affectif. Cliniquement, il est schyzo-affectif. Lorsqu'il a des crises, il entre dans un univers imaginaire qui le rend violent. Sa maladie l'a emmené à l'institut Philippe Pinel et à l'hôpital psychiatrique Louis-H. Lafontaine.

Jean-Simon aimerait bien oublier son début d'année 2011. Ses problèmes mentaux, qu'il traîne depuis près de 15 ans, ont bousculé sa vie comme jamais. Tout commence par ce qu'il espérait être un nouveau départ: le lancement de son 5^e recueil de poésie dans un bar avec un groupe de musique qui chante ses textes. Jean-Simon tombe dans la paranoïa. Son enfer se déchaîne. «J'avais des problèmes de droits d'auteur avec un collègue de longue date. Ma vie a basculé. Je vivais de déceptions en déceptions.» Pensant sérieusement qu'on veut lui voler ses textes, Jean-Simon se met à dos ses amis.

La violence gronde

Depuis 1997, Jean-Simon suit des thérapies sur la violence. «J'étais quelqu'un de violent. Selon mon médecin, la violence est reliée à ma maladie. Je perçois des mondes à moi. Je ne suis pas dans le présent.»

Le jeune auteur a des troubles sociaux affectifs. Il a peur du rejet, de l'abandon. Ce qu'il provoque à chacune de ses crises. Pendant qu'il broie du noir et s'imaginer que ses amis veulent abuser de lui, il rencontre une femme. «Je n'ai pas voulu m'embarquer avec elle. J'avais peur de l'engagement. Je suis dépendant affectif. Mais, je l'ai fait. Et j'ai beaucoup appris. Même si ma maladie m'a emmené en prison et à l'hôpital psychiatrique.»

Jean-Simon est amoureux. Il s'engage totalement et intensément dans sa relation. Malgré ses troubles mentaux, sa conjointe l'aide du mieux qu'elle peut. Consciente qu'il a des épisodes violents, elle le pousse à suivre une thérapie à l'hôpital psychiatrique Louis-H. Lafontaine. Les choses s'améliorent, Jean-Simon prend du mieux. Pour un temps. «Je pensais qu'elle avait volé ma caméra. Je lui ai proféré des menaces de mort. J'ai saccagé son appartement. J'étais dans un autre univers. Je prenais mes médicaments mais pas de la bonne façon. Il fallait que je les prenne en mangeant mais je les ingurgitais le soir, le ventre vide... Elle a appelé la police. Elle a eu peur. Elle a vu un autre Jean-Simon.»

Sa conjointe ne porte pas plainte mais la police, oui. «J'ai été emmené au poste. J'ai passé la nuit là. Le lendemain, on m'a emmené à la prison de Rivière-des-Prairies. Comme c'était le congé férié de Pâques, j'y suis resté 4 jours.»

À la même période, Jean-Simon s'en prend à son propriétaire. Résident en centre d'hébergement pour adultes, Jean-Simon supporte mal le refus de son propriétaire d'héberger sa conjointe. À la suite d'une altercation avec d'autres pensionnaires, il menace son propriétaire. «Je lui ai dit: tu vas voir comment les Italiens s'arrangent.» Jean-Simon est renvoyé du centre et appelé à comparaître pour menace de mort. Il doit se présenter deux fois au tribunal pour deux menaces de mort distinctes. «Là, je suis tombé en dépression et les problèmes ont commencé. J'étais déjà malade. Mes troubles émotifs ont pris beaucoup de place.»

Séjour à Pinel

Au sortir de prison, Jean-Simon comparait devant le tribunal à la chambre criminelle. On lui interdit de voir sa conjointe contre qui il a proféré des menaces. Le juge l'envoie pour un mois à l'institut Pinel pour qu'il soit évalué. Il est reconnu criminellement non responsable. «Je n'ai pas fait comme le docteur Guy Turcotte. Mais j'en aurais été capable, sans l'aide de mon ex-conjointe.»

Jean-Simon passe un mois à l'institut Pinel. La nuit, il est enfermé dans sa chambre. Il a droit à deux sorties par jour pour humer l'air dans une cour ceinturée de gros murs de brique. «C'est peut-être un institut psychiatrique, mais ça reste une prison.» Jean-Simon cohabite avec 7 autres détenus comme lui dans son unité. Il y a des gardes de sécurité et des intervenants sur le plancher. Les portes de sa chambre ouvrent à 9h le matin. «Tu as le droit de rester dans ta chambre si tu veux. Mais vaut mieux pas si tu veux te rétablir.» Le quotidien de Jean-Simon est fait de jeux de société, de télévision et d'attente pour les deux sorties de la journée.

«Les journées sont très longues. Et on a le droit à seulement 4 appels par jour. Deux le matin, deux le soir. Et les appels doivent être acceptés par l'établissement.» À Pinel, Jean-Simon a droit à des visites d'une heure les samedis et dimanches. Tous les jours, on prend sa pression, on lui donne ses médicaments. Jean-Simon et ses colocataires sont obligés de se laver 2-3 fois par semaine. Tous les vêtements appartiennent à l'institut. «Ce ne sont pas les tiens. Même les sous-vêtements.»



Photo: Adamsphoto

Durant son séjour d'un mois, Jean-Simon rencontre un psychiatre à 2 ou 3 reprises. Ces séances et les observations sur sa vie quotidienne sont utilisées pour déterminer s'il était sain d'esprit lorsqu'il a proféré des menaces de mort à l'endroit de sa conjointe.

Considéré criminellement non responsable, Jean-Simon n'a pas à être jugé au criminel. «Le procès va avoir lieu mais devant le tribunal administratif. Comme il aura lieu dans 3 mois, en attendant je dois être à Louis-H., l'hôpital psychiatrique.»

De la prison à l'hôpital

Bien qu'en attente d'un jugement, Jean-Simon n'est pas remis en totale liberté. Pour éviter que sa violence explose, il est soigné à l'hôpital psychiatrique Louis-H. Lafontaine.

Il est en quarantaine forcée jusqu'au jour de son procès. Il a besoin d'une autre évaluation psychiatrique quant à sa deuxième inculpation, toujours pour menace de mort.

Jean-Simon se sent moins à l'étroit à Louis-H. «Disons que c'est particulier. J'ai une entente avec la cour pour travailler et sortir. Je passe 3 jours par semaine au Café Graffiti pour travailler sur le lancement de mon 6^{ème} livre, *L'éveil des émotions*. Je peux sortir du vendredi soir au dimanche soir. Il faut que je dise où je vais et que ce soit prescrit par le médecin que je rencontre 2 fois par semaine. À l'hôpital, ils ont un pouvoir sur moi. Je ne suis pas libre. Même au Café Graffiti, je ne le suis pas non plus. J'ai des horaires à respecter. Même si j'ai une journée tranquille, il faut que je reste. Mais, j'aime mieux ça que de rester à l'hôpital!

La différence d'avec Pinel, c'est que ce n'est pas une prison. Il n'y a pas de gardiens de sécurité mais des infirmières, des travailleurs sociaux, des psychiatres. Et des patients!»

À Louis-H., les patients sont 2 par chambre. «Contrairement à Pinel, c'est mixte. Et il n'y a pas d'intimité dans la chambre. À l'hôpital, j'ai mon propre linge. Je peux le laver sur place. Je le mets dans des ar-

moires dont les tiroirs sont fermés à clé. Je dois demander à un préposé pour les débarrasser, même pour les articles d'hygiène corporelle. Mais, il y a un point en commun: t'as hâte d'en sortir! Tu sais quand tu rentres, pas quand tu sors.»

L'amour s'éteint

Jean-Simon est incapable de vivre séparé de sa petite amie. Par l'entremise de sa mère, il garde contact avec elle. En sortant de Pinel, il repasse devant le tribunal pour faire enlever la condition de ne pas s'approcher d'elle. «J'ai eu le droit de la voir avec son consentement. On a donc continué de se fréquenter. Mais, la dépendance affective a pris plus de place. On a rompu.»

À l'hôpital, Jean-Simon prend du recul. «Ça me donne le temps pour réfléchir à ma situation amoureuse avec mon ex. On a tous les deux des choses à régler. La rupture, je l'ai mal pris. Mais, j'ai décidé de passer à autre chose. Était-ce le grand amour ou ma dépendance affective? Tout ce que je sais, c'est que mon orgueil en a pris un sale coup.»

À la croisée de deux *buzz*

LUCIE BARRAS

Dans son habit de danseur hip-hop, Kenhell, 32 ans, est venu avec sa compagne Nikou, son ange. Après 20 ans de consommation, 16 thérapies et une sacrée dose de persévérance, il voit le bout du tunnel. C'est la musique qui l'a sauvé.

«J'avais 10 ans lorsque j'ai touché à la drogue pour la première fois. J'ai pris des champignons hallucinogènes avec des amis. J'y ai pris tant de plaisir! Mais, mon premier contact avec la drogue, j'avais 3 ans. Ma mère m'a fait garder par des personnes qui consommaient du cannabis. J'ai cru, ce jour-là, qu'elle

«Impact m'a fait comprendre que la musique pouvait devenir un métier et me sauver la vie.» - Kenhell

m'abandonnait. J'ai arrêté de manger et de dormir. Je suis devenu hyperactif.»

À trois ans, une rage s'empare de Kenhell. En grandissant, il la canalise en jouant de la batterie. Mais ses parents ne veulent pas en entendre parler. Très vite, la musique ne lui suffit plus. À l'entrée dans l'adolescence, il se tourne vers la drogue, pour combler le manque.

DROGUES ET SUICIDE

«J'ai commencé avec du cannabis. Un ou deux ans plus tard, je suis passé à la cocaïne. Ça a été le coup de foudre. J'y ai trouvé mon calme. La coke apaisait mes angoisses et mon hyperactivité. À cette époque, je réussissais, j'avais ce que je croyais être des amis. J'étais loin d'être conscient de ma dépendance. Comment la drogue

aurait-elle pu m'arrêter? En même temps, mes idées suicidaires faisaient leur chemin, tranquillement. Je voulais vivre ma vie à fond, et la terminer à fond.»

«À quinze ans, ma famille tentait d'avoir un peu d'autorité sur moi. Je ne voulais rien écouter. J'ai perdu la tête. J'ai fini en centre d'accueil pour voie de fait contre mes parents et vente de stupéfiants. Puis, on m'a envoyé en centre de thérapie. J'y ai fait une tentative de suicide.»

À sa sortie, Kenhell rencontre le groupe de punk rock *Impact*. «J'avais une faible estime de moi, ils m'ont donné ma chance. *Impact* m'a fait comprendre que la musique pouvait devenir un métier et me sauver la vie. Mais entre temps, j'avais remis le nez dans la drogue.

Les mêmes amis m'attendaient à la sortie... Je sentais la pression de mes parents. Ils voulaient que je gagne ma vie. Je ne voyais pas d'autre option que vendre. Le jour de mes 16 ans, je suis allé voir le directeur de mon école pour lui demander à combien s'élevait son salaire. Il gagnait autant que moi avec mon deal. Je lui ai dit adieu.»

Kenhell poursuit ses activités musicales. Il se tourne vers les drogues dures. Le crack et l'héroïne, surtout. «J'ai commencé à fuguer pour éviter mes parents et la police. Je partais pendant des mois. Je revenais seulement pour me laver et manger lorsque tout le monde était au travail. Je dormais à droite, à gauche, dans des squats ou chez des compagnons de *trips*.»

PSYCHOSE ET PRISON

Un soir, Kenhell voit la police débarquer dans l'immeuble où il se trouve avec des amis. Il a sur lui une grosse quantité de drogues. La police vient pour les autres mais Kenhell ne le sait pas. Pris au piège, il consomme tout, *one shot...* et fait une psychose.

Il a 20 ans. C'est un choc, pour Kenhell qui perd ses repères, pour ses proches également, qui perdent confiance en lui. «On me croyait fou. Les membres de mes groupes de musique sont devenus suspicieux. *Alien Fœtus*, pour qui je jouais, m'a fait porter le chapeau d'un vol de guitare qui n'avait en fait jamais été volée, elle a été retrouvée par la suite. J'ai voulu me défendre. J'y ai été un peu trop fort. L'un des membres du groupe a porté plainte. Il m'accusait de cannibalisme pour une morsure. J'ai atterri en prison, pour voie de fait aggravée. La drogue m'avait rendu psychologiquement vulnérable. Je n'avais pas la force de comprendre ce qui m'arrivait, encore moins de me défendre. Le juge a réalisé que j'étais intoxiqué, il m'a envoyé en thérapie. J'en étais déjà à ma huitième.»

À sa sortie, Kenhell est sobre. Et seul. Alors qu'il cherche un job, il est engagé comme DJ dans un club de danseuses. Un univers sombre. Il retombe subtilement dans les stupéfiants, la vente de coke, d'ecstasy, de speed ou encore du viagra. «J'étais un bon DJ. On m'a offert plus de travail, un plus gros salaire, et plus de responsabilités. Je n'ai pas supporté cette pression.»

UN PIED DANS LA TOMBE

Kenhell a 22 ans. Il fait la rencontre du groupe *Whisper* et commence une double vie, entre les clubs et le

groupe. «Jouer avec eux aurait pu me sauver. Mais j'avais déjà un pied dans la tombe. Je ne pouvais plus faire marche arrière.»

Un jour, alors qu'il rentre d'une fugue, il retrouve la maison familiale vendue. Ses parents, endettés, ne pouvaient plus faire tourner leurs 3 commerces. «J'étais déraciné. Je m'étais toujours vu reprendre cette bâtisse plus tard. Je ne suis pas le seul à ne pas l'avoir supporté. En un an, ma famille s'est effondrée. Ma mère est partie.

«Deux loyers et des dettes sont retombés sur mes épaules. J'ai dû vendre le dépanneur familial pour un prix infime. Je me suis retrouvé à la rue. Je travaillais comme aide-cuisinier, dormais sur les terrasses des restaurants que mes patrons avaient la gentillesse de chauffer par grands froids. Ils savaient que j'étais shooté. Mais, je faisais mon boulot. Je travaillais uniquement pour ma consommation de drogue, et ce jusqu'à épuisement.»

Peu après le décès de son père, le chanteur de *Whisper* et ami de Ken-

hell meurt subitement. «J'ai pleuré de toutes les larmes de mon corps. Ça m'a désinfecté. C'est comme si après ce chagrin, la drogue ne me satisfaisait plus. La dépression était trop forte.

Je suis allé en thérapie, de mon plein gré cette fois. À reculons, certes, mais je l'avais promis à cet ami. J'espérais y trouver un peu de sécurité aussi. Enfermé, j'ai commencé l'écriture de ce qui allait devenir mon album solo.»

À l'issue de cette thérapie, Kenhell trouve une certaine stabilité. Il continue ses activités de DJ et de vendeur. Plusieurs années passent, il entre comme chanteur dans le groupe de hip-hop *Addiktion*.

«En deux jours, quatre de mes amis ont perdu la vie dans un accident de voiture. Et mon ami de toujours s'est suicidé. Il était bassiste pour le groupe *Arqueslange*, comme nos noms de famille: Arbour, Quesnel, Bélanger. Je lui avais présenté sa femme. C'est sa fille de quatre ans qui l'a retrouvé. J'ai pleuré trois jours sans m'arrêter. J'en avais le visage noir. Cette peine m'a fait renaître. Kenhell allait être mon nom, je devenais moi-même. Je ne voulais plus entendre parler de suicide.»

L'ALBUM D'UNE VIE

Il y a un an, il rencontre Nikou dans un bar-restaurant. Elle va lui redonner confiance, le pousser à aller au bout de son projet: l'album solo. «Avant, les questions d'argent, de droits, me décourageaient. Mais ça y'est, il est bel et bien sorti. Le double album que j'avais ima-

giné est devenu deux albums distincts. J'y ai tout mêlé. Mon côté sombre et mon côté clair, mon côté métal et mon côté reggae, mon côté hip-hop et ma part plus sentimentale.»

Le premier album, *Légitime démente*, est en vente depuis juin 2010. Plusieurs artistes y ont collaboré: *Fatal*, *Bumperman*, *Arabouish* d'*Alien Foetus*, *Morin* de *V-ztoars*,

«J'ai pleuré de toutes les larmes de mon corps. Ça m'a désinfecté. C'est comme si après ce chagrin, la drogue ne me satisfaisait plus.»

- Kenhell

Critical Raf, *Leaving for LA* ou encore le groupe de Kenhell *Ogotai*.

LUTTE QUOTIDIENNE

Kenhell n'a pas touché à la drogue depuis plusieurs mois. Son combat, il le mène «un jour à la fois». Il est bénévole pour les Émotifs, Narcotiques et Alcooliques Anonymes. À côté de sa carrière solo, il enseigne la batterie. Il est également batteur pour le groupe de rock progressif *V-Ztors* qui produit son 1^{er} album, et DJ... pour les événements seulement.

«Pour évacuer ma rage, j'avais le choix entre *les trois T*: la tombe, la tôle ou la thérapie. J'ai choisi. Mon deuxième album porte un message pour les découragés. Il est dédié à ceux qui ont des problèmes de dépendances.

«Il ne faut pas avoir peur de demander de l'aide. Aux services anonymes, aux structures médicales, et même à Dieu. Il faut s'accrocher à un but, y aller petit pas par petit pas. On peut juste rencontrer un ange.»



ILLUSTRATION: Janie Richard

FENÊTRES BRISÉES

COLIN MCGREGOR, PRISON DE COWANSVILLE

Au début de l'année 2012 est décédé James Wilson, un professeur et philosophe politique timide et tranquille. Et un expert des quartiers noirs de Chicago, qui était surtout reconnu pour sa théorie des «fenêtres brisées». Selon celle-ci, en négligeant de réparer la fenêtre brisée d'un immeuble, on risque de voir les autres subir bientôt le même sort. Alors, des problèmes vont apparaître dans l'entourage. Des éléments négatifs vont s'emparer de l'édifice. Les crimes vont se multiplier. Prenez soin des petites choses et les grandes vont s'occuper d'elles-mêmes.

La théorie s'applique autant aux individus qu'aux quartiers. Négligez un seul détail et l'ensemble va finir par s'effondrer. Vous pouvez même prévoir quelle rue va mal tourner, seulement en observant l'état des fenêtres sur une période d'un mois, nous dit Wilson. Les apparences comptent.

C'est le cas en prison. Un codétenu de mon bloc cellulaire se laissait aller. Chaque fois qu'il se présentait devant la commission des libérations conditionnelles, une petite manifestation se formait devant la prison. Sa demande de libération fut refusée une douzaine de fois. Après sa dernière tentative ratée, il s'enferma dans sa cellule. Il n'en sortait que pour acheter des chips ou du soda, ou pour se nourrir. Il laissa pousser sa barbe et cessa de se laver. Il s'asseyait à ma table, à la cafétéria. C'était un jeune homme doux, calme et poli. Nous avons essayé de le faire sortir dans la cour au moins, pour qu'il marche un peu. Mais il se contentait de baisser la tête. Un jour, il mourut d'un arrêt cardiaque dans sa cellule. Alors, on emporta son corps discrètement.

Je subissais du harcèlement, dans mon coin de bloc cellulaire. On me dit que je devais m'installer dans la cellule du jeune homme décédé, si je voulais qu'on me laisse tranquille. Le lendemain matin, on m'y a conduit. Des sacs de chips,

de vieux journaux et des boîtes de soda emplissaient tout l'espace jusqu'à la taille. La puanteur était insupportable. La fenêtre qui donnait sur la cour de la prison était fissurée. On me donna des torchons et une bouteille de peroxyde, puis on me demanda de commencer le nettoyage. Je devais rendre cette cellule habitable avant la nuit.

Les murs étaient brisés. Vers l'heure du lunch, j'ai trouvé une famille de souris qui vivait sous un tas de débris, dans un coin. Au crépuscule, après avoir utilisé 7 bouteilles de peroxyde, je me suis installé dans cette cellule. L'odeur du peroxyde m'a rapidement endormi.

On ne pleura pas la disparition de l'homme mort d'un arrêt cardiaque. Deux semaines plus tard, on lui rappela par interphone son rendez-vous dentaire. Personne n'avait pris soin de rayer son nom.

L'estime de soi, dans de telles conditions, demande de sérieux efforts. En prison, personne ne va intervenir, si vous choisissez de ne plus vous laver et que vous devenez infréquentable. C'est la même chose dans votre quartier. Embellir une clôture nue, faire parler un mur vide est une noble vocation. Le graffiti apporte de la vie au quartier. Cela démontre que les gens accordent de la valeur aux petites



Photo: Pepo

choses comme les fenêtres brisées. C'est bon pour le moral, et pour la sécurité publique. Les lieux dont on prend soin sont plus sûrs et plus joyeux. Les gens aussi. La beauté pénètre plus profondément qu'on ne peut le croire.

Avant de mourir, James Wilson, un professeur de Harvard et un homme tranquille, écrivit que ce n'est pas la lumière des «grands phares» qui change le monde, mais plutôt chaque «petite flamme de bougie, projetant des ombres vagues et multiples». Nous pouvons tous être de telles bougies.

«Le sens moral de l'homme n'est pas comme la forte lumière d'un phare qui donne à tout ce qu'elle touche des contours bien définis. Vacillante et hésitante, elle ressemble plutôt à la petite flamme d'une chandelle projetant des ombres vagues et multiples, sous les grands vents du pouvoir et de la passion, de l'avidité et de l'idéologie. Mais lorsqu'on l'approche de son cœur et qu'on la protège de ses mains, elle repousse les ténèbres et réchauffe l'âme.»

- James Q. Wilson.

LE DON DES PAUVRES

JEAN-PIERRE BELLEMARE

Il y a déjà plusieurs années alors que j'étais détenu au pénitencier du Centre fédéral de formation à l'Institut Leclerc, j'ai collaboré avec Marie-Lise Nobert, une des fondatrices de la soupe populaire St-Maxime. Cette expérience a été extrêmement valorisante. Elle m'a permis de me reprendre en main. Ceux qui y ont participé, à un moment ou un autre, en ont aussi retiré une bonne leçon. Ce fut si enrichissant sur le plan personnel qu'une sérieuse réflexion a monté en moi: pourquoi n'avais-je pas su, comme eux, chercher de l'aide? Pourquoi m'étais-je enfoncé aussi profondément dans la dèche?

J'ai découvert que la plupart des détenus comme moi avaient une peur viscérale de la pauvreté. La plupart d'entre nous préférèrent at-

Les humains que j'ai connus, fréquentés et côtoyés durant ce projet ont laissé une profonde empreinte d'amour dans ma vie.

taquer un dépanneur, une banque et même un étranger, plutôt que de se rabaisser à demander la charité. Pourquoi autant de mépris? La peur d'admettre mon échec, mon besoin des autres, ma propre incompétence à réussir? J'ai eu honte.

Étonnamment, ma sévérité pour les plus démunis me condamnait à repousser sans cesse mes propres défaillances, ma propre vulnérabilité.

En tant que criminel, être pauvre me semblait plus lourd à porter qu'être tueur, voleur ou même fraudeur. J'ai réalisé à quel point mes valeurs étaient fuckées. Certaines publicités ont réussi à me convaincre que je ne valais rien, que j'étais condamné au désespoir si je n'avais pas cette dernière paire de jeans griffés ou cette voiture. Que les belles femmes ne s'intéressent qu'aux hommes fortunés. Que seule la réussite économique compte. Cette expérience à la soupe populaire, au service des plus pauvres, est venue fracasser plusieurs de mes préjugés.

Un beau matin, cinq détenus triés sur le volet, ceux qui n'avaient rien à gagner à s'évader ou à déconner, prennent place avec moi à l'intérieur d'une petite fourgonnette. Escortés par deux gardiens en civil, nous nous dirigeons vers cette soupe qui se situe au sous-sol d'une église, comme la plupart des soupes populaires, je présume. À notre arrivée sur place, la présidente, accompagnée d'une petite armée de bénévoles, nous accueille avec une chaleur séduisante. Eh oui, des bagnards endurcis ont besoin de réconfort.

Après une brève présentation sur le déroulement de la journée, on se répartit les tâches et responsabi-

lité. En tant que criminel, être pauvre me semblait plus lourd à porter qu'être tueur, voleur ou même fraudeur. J'ai réalisé à quel point mes valeurs étaient fuckées. Certaines publicités ont réussi à me convaincre que je ne valais rien, que j'étais condamné au désespoir si je n'avais pas cette dernière paire de jeans griffés ou cette voiture. Que les belles femmes ne s'intéressent qu'aux hommes fortunés. Que seule la réussite économique compte. Cette expérience à la soupe populaire, au service des plus pauvres, est venue fracasser plusieurs de mes préjugés.



Photo: Michellini

lité. En tant que criminel, être pauvre me semblait plus lourd à porter qu'être tueur, voleur ou même fraudeur. J'ai réalisé à quel point mes valeurs étaient fuckées. Certaines publicités ont réussi à me convaincre que je ne valais rien, que j'étais condamné au désespoir si je n'avais pas cette dernière paire de jeans griffés ou cette voiture. Que les belles femmes ne s'intéressent qu'aux hommes fortunés. Que seule la réussite économique compte. Cette expérience à la soupe populaire, au service des plus pauvres, est venue fracasser plusieurs de mes préjugés.

À l'entrée, je constate que rien ne peut vraiment distinguer les bénéficiaires de la soupe populaire des gens qui attendent à l'arrêt d'autobus. Des familles entières, parents et enfants, prennent place. Pour la première fois de ma vie, des regards remplis de considération se posent sur moi. Des gens me considèrent avec gratitude, des enfants m'admirent. Une transformation s'effectue en moi. J'observe les autres détenus qui se métamorphosent. Les gardiens ressemblent à s'y méprendre à des hommes.

En moins d'une demi-heure, j'en apprends plus sur moi que pendant mes dix dernières années de détention. Cette soupe populaire m'offre une occasion de me sentir enfin bien avec moi-même. Ma

Ma dignité refait surface d'un passé si trouble que je l'avais complètement oubliée. Le reste de la journée est une suite d'émerveillements.

dignité refait surface d'un passé si trouble que je l'avais complètement oubliée. Le reste de la journée est une suite d'émerveillements.

Je joue avec des enfants, fais connaissance avec des pères et des mères qui apprécient mon travail. Cette expérience vient décrocher un paquet de préjugés qui obscurcissaient ma vue depuis trop longtemps.

À plusieurs reprises, j'observe les autres détenus pour savoir s'ils ressentent la même chose. C'est difficile de lire en eux, mais leurs yeux pétillants et leurs sourires incontrôlables ne mentent pas. Ils relèvent du bonheur. Eux aussi apprécient cette expérience, les plus vieux plus particulièrement. Un peu craintif, je veille à ce que rien ne dérape. Nous sommes des détenus. Nous portons en nous un lourd

bagage de criminalité. Étant le principal instigateur de cette activité, je veux que tout se passe bien. Ce souhait est exaucé.

Cette expérience a été renouvelée durant de nombreuses années. Ça été un tel succès qu'un second pénitencier, celui de Laval, se greffe au projet. J'en retire une grande satisfaction. J'ai découvert des choses en moi qui m'ont permis de grandir, de reprendre ma croissance là où je l'avais laissée.

Les humains que j'ai connus, fréquentés et côtoyés durant ce projet ont laissé une profonde empreinte d'amour dans ma vie. Je leur en suis reconnaissant. J'en profite pour saluer tous ceux qui se donnent pour les plus démunis. Vous possédez une beauté intérieure qui transparaît à travers vos yeux, vos gestes et votre toucher.

DVD **GAMBLING**

La réalité sur les jeux de hasard, un outil de discussion pour les jeunes.

Le documentaire explore différents aspects du jeu compulsif: tentation, perte de jugement, perte de ses moyens financiers, relations détruites par le mensonge...

19,95\$
+ taxes et transport

LIVRE **L'intervention de crise auprès d'une personne suicidaire**

Pour apprendre à:

- Détecter les signes avant-coureurs
- Survivre au suicide d'un proche.

Simple d'approche et accessible

19,95\$
+ taxes et transport

4233 Sainte-Catherine Est Mtl Qc, H1V 1X4 www.editionstnt.com (514) 256-9000 OU 1-877-256-9009 info@editionstnt.com

WWW.refletdesociete.com

WWW.refletdesociete.com

«M'EN SORTIR POUR MES FILS»

DOMINIC DESMARAIS

Il est difficile pour un ancien héroïnomanie de faire la paix avec ses vieux démons. Pierre a dû passer par le remords et le rejet avant de se sentir renaître. Ce sont ses deux garçons qui l'aident à se battre pour continuer à vivre malgré son passé qu'il traîne comme un boulet.

Pierre dit être sobre depuis près de 20 ans. Il n'en est pas certain. L'usage prononcé de drogues dures a nui à sa mémoire. «C'est difficile de me situer parce que j'ai eu de petites rechutes de deux ou trois jours, au début des années 1990. Je n'ai plus la même capacité de me rappeler, j'oublie vite. C'est plus à cause du LSD et de la colle parce que ça a brûlé mes cellules.»

Pierre prend le temps de fouiller dans sa mémoire. Il parle lentement avec, à l'occasion, des absences qui lui font perdre ses idées. Il a des éclairs de lucidité suivis de doutes. Il a beau être sorti de l'enfer de la dépendance, la drogue continue de l'affecter. «Ça m'a pris au moins 10 ans pour me remonter. D'abord physiquement, j'en souffre encore. Je n'étais pas une beauté, mais je paraissais bien. Aujourd'hui, on voit les résultats.» Pierre a la peau jaunâtre et flasque. Ses dents, pour ce qu'il en reste, sont gâtées. Âgé de 49 ans, il en paraît 15 de plus. Mais son apparence est le moindre de ses soucis. Il a des problèmes de foie, de la difficulté à dormir et à marcher.

«J'ai encore des séquelles. Je suis affecté mentalement. Quand je vis une crise, je suis maintenant ca-

pable de faire avec sans me doper. Avant, quand je n'étais pas bien dans ma peau, que je rêvais de gens qui se piquent, je ne dormais plus la nuit. Des fois, je ressens un malaise profond quand j'ai un flashback de cette période. Ça peut être quelque chose qui me ramène au passé. Et quand ça m'arrive, j'ai peur. J'ai peur de rechuter. Pourtant, ça fait des années que je n'ai rien consommé. C'est impossible d'oublier ça. Je vais toujours être de même. Je suis cicatrisé à vie.»

À force de côtoyer la mort et les endroits malsains, la fragilité de Pierre est sortie de l'ombre. Il doit affronter ce qu'il a fait semblant de ne pas voir quand il était sous l'effet de l'héroïne. «Quand je réalise ce que j'ai fait à certaines personnes, je me sens mal. Ça prend un salaud pour donner une aiguille à une femme enceinte. Je me déculpabilisais en me disant que c'est elle qui l'avait demandé. Je n'étais pas moi-même, à lui procurer de l'héroïne. Un junkie, pour moi, c'était comme un numéro quand je vendais de la drogue.»

En discutant, Pierre revit un malaise qui le secoue. Le passé revient le hanter. Pour passer au travers, il pense à ses garçons. «Ce qui me ramène immédiatement, ce sont mes fils. Je ne me mettrais jamais une aiguille dans un de mes bras avec mes enfants. Je ne leur ferais jamais vivre ça. C'est impensable. Plutôt me tirer une balle.»

L'amour d'un père

Pierre a commencé à se droguer pour fuir son père. Il veut être un autre modèle pour ses fils de 17 et 16 ans, qu'il n'a pu voir tout au long de leur enfance en raison d'une mésentente avec la mère. «Elle a été abusée sexuellement par son père. J'ai essayé de l'aider, mais je lui nuisais. La rupture était inévi-

J'ai peur de rechuter. Pourtant, ça fait des années que je n'ai rien consommé. C'est impossible d'oublier ça.

table. Elle était centrée sur le matériel et l'argent. Mais je n'ai pas de rancune, c'est elle qui m'a donné mes deux enfants. J'ai vu, plus tard, qu'elle avait bien fait de me quitter.»

Sa conjointe part avec leurs garçons alors qu'ils sont en bas âge. Pierre se bat pour les voir puisqu'il partage la garde. «Mais elle me faisait trop de troubles.

Elle a appelé la police plus d'une fois de sorte que si je me présentais chez elle, la police allait rappliquer. Ça m'a démoralisé. J'ai été voir des avocats, ce que je ne voulais pas au début parce que je n'avais pas d'argent.

Je me sens mieux et je suis capable d'accepter ce qu'elle m'a fait. Elle avait des problèmes à régler. Tout comme moi.»

De loin, Pierre essaie de garder le contact avec ses fils. Il leur envoie des cadeaux et des cartes pour Noël et aux anniversaires. Elle lui retourne tout ce qu'il offre. «Ils ne les ont jamais vus! Elle avait peur qu'ils aient une relation avec moi. Elle ne voulait pas que je les voie. Elle leur a dit que j'étais un pourri, un dopé. Ils me l'ont avoué il n'y a pas longtemps.»

L'ancien junkie se résigne. Il s'attend à revoir ses enfants à leur 18e anniversaire. Jusqu'à ce que la DPJ entre en contact avec lui au sujet de Brian, son plus jeune fils. «Il avait 15 ans. Il créait des problèmes parce qu'il me cherchait. Il en voulait à sa mère.

Et quand la DPJ entre dans la vie d'un jeune, les deux parents doivent être rencontrés. Si j'ai une belle relation avec mes enfants, c'est grâce à lui parce qu'il a forcé les choses pour me voir. Il manquait la présence de son père. Un enfant a besoin de ses deux parents.»

Un rapprochement difficile

Même s'il a cessé de consommer, Pierre a de la difficulté à se rapprocher de sa famille. Son père reste aussi dur à toucher. «J'aurais aimé qu'il puisse s'ouvrir et me dire qu'il m'aime. Avec le temps, j'ai vu que c'était impossible. Pour lui, un homme n'affiche pas ses émotions et sentiments. C'est sa mentalité.

Un homme ne pleure pas, il n'a pas le droit. C'est comme ça que j'ai grandi. On va avoir une relation froide jusqu'à sa mort. J'ai fait mon deuil. Je ne peux pas devenir ami

avec lui, ou même avoir une relation père-fils. J'ai arrêté d'essayer.» Avec sa mère, c'est la même chose. «C'est pire encore. Elle a toujours eu l'esprit d'une femme au foyer. Faire le ménage, le souper sur la table quand son époux arrive pour le voir content. Il n'y avait pas de vie familiale.

Si on faisait une activité, un voyage, on ne partageait pas ce qu'on voyait, ce qu'on vivait. On le gardait chacun pour soi. J'aurais aimé ça qu'on s'ouvre. Ma mère non plus ne m'a pas pris dans ses bras pour me dire qu'elle m'aimait.»

Impossible pour Pierre de tisser des liens qui n'ont jamais existés

avec ses parents. L'amour et l'écoute qu'il aurait aimé recevoir, il l'offre à ses fils. «Avec mes enfants, c'est complètement différent. On a une relation amicale. J'accepte les erreurs que je fais avec eux. Je leur dis quand j'en fais. Et je leur demande de me le dire quand je leur fais vivre quelque chose. Ça m'encourage.

Si je suis encore debout et positif, c'est à cause d'eux. J'ai été un junkie, plusieurs personnes sont mortes indirectement parce que je leur ai vendu de la drogue. Mais mes deux enfants me font dire que je n'ai pas tout raté. Je donnerais ma vie pour eux. Ils viennent avant moi.»



ILLUSTRATION: Janie Richard



photo: Iwanbeijes's

Les Éditions TNT présentent...

Dépendance affective

L'amour en 3 Dimensions

19,95\$

+ 3,95\$ TAXES
ET TRANSPORT

Un roman humoristique pour dédramatiser la relation amoureuse, la relation d'amitié et la relation avec son environnement.



Thérapie individuelle ou de groupe

Après la pluie...
Le beau temps

Recueil de textes à méditer pour nous aider à vivre et exprimer nos émotions.

Pour un travail personnel sur soi ou encore pour une thérapie de groupe.



9,95\$

+ 2,50\$ TAXES
ET TRANSPORT

Suicide

Guide d'intervention auprès de personnes suicidaires

4,95\$

+ 2,50\$ TAXES
ET TRANSPORT

Pour démystifier le suicide. Il permet d'aider aux proches de reconnaître les signes avant-coureurs et déterminer ce qui peut être fait pour soutenir la personne en crise.

Une section du guide est réservée aux endeuillés par suicide.



Le choc des Cultures

Quand le classique rencontre le Hip-hop

Spectacle d'improvisation.

Breaker, Graffiti, Rap.
-VS-
Les orgues classiques Casavant.



19,95\$

+ 4,95\$ TAXES
ET TRANSPORT

Gambling

DVD prévention du jeu compulsif

Témoignages et interventions de Biz, de Loco Locass, de l'ancienne croupière Éléonore Mainguy, du joueur devenu paraplégique Did Bézilaire et de plusieurs joueurs compulsifs.



19,95 \$

+ 4,95\$ TAXES
ET TRANSPORT

Bénévolat DVD sur l'implication bénévole

Regard sur des gens de cœur

- Découvrir sa communauté
- Donner un sens à sa vie...
- Briser son isolement et celui d'autrui.
- Découvrir de nouveaux amis.
- Prendre part à la vie sociale et de quartier.
- Source de contact et d'échange.
- Acquérir de nouvelles connaissances.
- Expérimenter et mieux se connaître.

S'impliquer c'est trippant et ça mérite d'être vécu.



19,95\$

+ 4,95\$ TAXES
ET TRANSPORT



Livre



DVD

Disponible dans toutes les librairies

www.editionstnt.com

4233 Ste-Catherine Est

Montréal, Qc. H1V 1X4 (514) 256-9000

(+ taxe et transport)

ÉDITIONS TNT

Achetez un t-shirt ou un sweat-shirt du



et soutenez notre intervention auprès des jeunes.



pour votre soutien



T-SHIRT 9,95\$
+ 3.55\$ TAXES ET TRANSPORT

*Affichez vos
couleurs!*

SWEAT-SHIRT 29,95\$
+ 8.95\$ TAXES ET TRANSPORT

GRANDEURS: S, M, L, XL COULEURS T-SHIRT: ROUGE, VERT FLUO, NOIR, BLEU, ROSE, BLANC.
SWEAT-SHIRT: GRIS, ROSE, ROUGE, NOIR.

514-256-9000 • 1-877-256-9009 • info@editionstnt.com • www.editionstnt.com